

A Lyon, un « Don Giovanni » iconoclaste et glamour

Aux Nuits de Fourvière, l'Orchestra di Piazza Vittorio marie l'opéra de Mozart à la pop ou aux musiques latines

OPÉRA

LYON

Pluie battante. Un temps de commandeur règne sur le Théâtre antique de Lyon. Donc de circonstance pour une représentation en plein air de *Don Giovanni*, même si le public des Nuits de Fourvière, engoncé dans des ponchos imperméables, se serait bien passé de ce caprice météorologique. « *Il me semble déjà entendre la foudre fatale* », déclame, s'assombrissant, Donna Elvira, la femme abandonnée par le séducteur. Comme en écho, un éclair zèbre le ciel anthracite. Découragés, quelques dizaines de spectateurs – sur 2800 – ont quitté l'enceinte. Les autres ont bravé jusqu'au bout l'humidité pour réserver une chaleureuse ovation à l'Orchestra di Piazza Vittorio.

Ceux qui connaissent la phalange romaine fondée en 2002 ne pouvaient manquer sa nouvelle création, une relecture du grand œuvre de Mozart dans les idiomes des musiques populaires. Une méthode iconoclaste que cet orchestre composé de chanteurs et de musiciens sud-américains, africains et italiens a fait connaître aux Nuits de Fourvière en 2009, déjà avec un ouvrage du divin « Wolfie » puisqu'il s'agissait de *La Flûte enchantée* – comme en rappel de l'épisode précédent, *Don Giovanni* s'empara de l'envolée de la Reine de la nuit. Il revint en 2013 pour *Carmin* et en 2014 pour un *Tour du*

La soprano Petra Magoni interprète un Don Giovanni androgyne.

PAUL BOURDREL



monde en 80 minutes, d'après Jules Verne.

Issu de la scène pop puisqu'il fut le leader du groupe Avion Travel, le directeur musical Mario Tronco n'a pas hésité à tailler dans les deux actes, ramenant l'ensemble à une heure vingt, soit moitié

moins qu'une exécution ordinaire. C'est Mozart qu'on assassine ? Les puristes passeront leur chemin, les curieux se réjouiront de constater l'universalité et la souplesse du *dramma giocoso*. A l'exception de l'ouverture et de la voix intermittente de la statue du

Commandeur, dont le visage fragmenté surplombe la scène sur un écran rond, tout est joué et chanté en live. Le livret de Lorenzo da Ponte a été repris en s'abrant dans les récitatifs, dont des extraits sont intégrés aux airs.

Un podium de reines soul

« *J'imagine que l'opéra est une fable transmise oralement dans les pays des musiciens. Je leur apprends un air, et ils le restituent de façon pas tout à fait correcte ; on transforme alors ces erreurs en partitions, et c'est comme si l'air était né dans leur pays d'origine* », expliquait Mario Tronco dans *Le Monde* du

1^{er} juin. L'essentiel du travail porte donc sur l'appropriation. Quand s'élèvent des notes de cithare accompagnées d'une guitare de western spaghetti, on entend la manière impure d'Ennio Morricone. Ce qui n'est pas surprenant, car l'homme qui tient le piano-forte, Leandro Piccioni, est un collaborateur du maestro romain.

L'entourent cinq instrumentistes, dont l'autre arrangeur, Pino Pecorelli à la contrebasse. Tirés à quatre épingles comme au bal du lycée. Leur volubilité permet de passer sans heurt du doo wop à la bossa, du flamenco à la rumba congolaise. Sans oublier la variété

Il y a un désir transgressif de disputer l'héritage de Mozart à l'« aristocratie » mélomane

transalpine dans toute sa splendeur, à la fois légère et lacrymale.

A l'occasion se joignent à eux Leporello, puisque le domestique (incarné par Omar Lopez Valle, lointain disciple d'Armstrong) souffle ici dans une trompette, et Don Ottavio, devenu guitariste brésilien. Le trio de femmes (Elvira, Anna et Zerlina) compose un podium de reines soul, des Supremes en gants de Gilda et aux timbres suaves. L'action prend place dans un club glamour que n'aurait pas renié David Lynch. Il y a un désir transgressif de disputer l'héritage de Mozart à l'« aristocratie » mélomane. Sans une once de vulgarité (donc loin de *Mozart l'opéra rock*), mais avec une envie gourmande de célébrer l'immense faiseur de tubes.

Hier Reine de la nuit, la soprano Petra Magoni s'est glissée avec aisance dans le rôle-titre, travesti ou plutôt androgyne, alternant chant lyrique et phrasé new wave. Son *Don Giovanni* revient même des enfers pour la seule infidélité de la soirée à Mozart. Il ressuscite en *disco queen* réchauffant le public avec *I Feel Love*. Pourquoi pas ? Donna Summer avait bien emprunté à Chopin un Prélude pour *Could It Be Magic*. ■

BRUNO LESPRIT

Don Giovanni, par l'Orchestra di Piazza Vittorio, les 14 et 15 juin, Grand Théâtre de Fourvière. De 21 € à 28 €.